



SUD-
Lignes de vie d'un peuple
CORÉENS

Frédéric Ojardias

LES SUD-CORÉENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Frédéric Ojardias

SOMMAIRE

- p. 9 ■ Déclaration d'intention
- p. 11 ■ Introduction

CHAPITRE I

ÊTRE CORÉEN, L'IDENTITÉ EN MOUVEMENT

- p. 14 ■ **Une capitale mutante et noctambule**
Entretien avec **Park Won-soon**, maire de Séoul
- p. 20 ■ **Les crispations d'une société qui s'ouvre au monde**
Rencontre avec **Jasmine Lee**, députée et naturalisée coréenne
- p. 25 ■ **L'interminable tragédie des familles séparées**
Rencontre avec **Jung Jae-eun**, représentante de la Croix-Rouge
- p. 30 ■ **Entre les deux Corées, un fossé qui se creuse**
Rencontre avec **Kang Mi-jin**, militante et réfugiée nord-coréenne

CHAPITRE II

LA MODERNITÉ ET LE VERTIGE DE VIES ULTRACONNECTÉES

- p. 38 ■ **Les défis d'un modèle économique centré sur les *chaebols***
Entretien avec **Pierre Joo**, consultant franco-coréen
- p. 47 ■ **La culture d'entreprise traditionnelle face à l'explosion des start-up**
Rencontre avec **Kim Bo-sun**, créatrice d'entreprise
- p. 51 ■ **Jeu vidéo professionnel, l'envers du décor**
Rencontre avec **Ko « Score » Dong-bin**, cyberathlète
- p. 56 ■ **Ultramoderne solitude : l'essor des mangeurs du Net**
Rencontre avec **Ho Min-su**, diffuseur de *mokbangs*

CHAPITRE III

LA CORÉE AU PRIX DES CORÉENS

- p. 62 ■ **Le mal-être d'une société développée trop vite**
Entretien avec **Ha Kyoo-seob**, spécialiste de la prévention du suicide
- p. 67 ■ **Le papa de Ji-song, disparue dans le naufrage du ferry Sewol**
Rencontre avec **Moon Jong-taek**, père d'une victime
- p. 72 ■ **Luttes contre la militarisation d'une île du Pacifique**
Rencontre avec **Choi Sung-hee**, militante du village de Gangjeong
- p. 76 ■ **Les victimes oubliées de l'industrie des semi-conducteurs**
Rencontre avec **Lee Jong-ran**, avocate de l'ONG Banolim
- p. 80 ■ **Décriés, les journalistes se rebiffent**
Rencontre avec **Choi Seung-ho**, journaliste d'enquête

CHAPITRE IV

SPIRITUALITÉS CORÉENNES, LE GRAND BRASSAGE RELIGIEUX

- p. 88 ■ **Aux racines de la spiritualité coréenne**
Entretien avec **Yang Jong-sung**, spécialiste du chamanisme
- p. 95 ■ **Le bouddhisme face au défi du matérialisme**
Rencontre avec le vénérable **Hyang-jok**, grand maître zen
- p. 98 ■ **Le business florissant des Églises évangéliques**
Rencontre avec **Park Deuk-hoon**, pasteur et cofondateur d'une ONG réformiste
- p. 101 ■ **Le militantisme de l'Église catholique**
Rencontre avec sœur **Han Yeo-rim**, religieuse
- p. 105 ■ **L'ordre social néoconfucéen**
Rencontre avec **Park Seok-hong**, conservateur de l'académie Sosu Seowon

CHAPITRE V

LE BOUILLONNEMENT ARTISTIQUE, SUPPORT DU NOUVEAU « SOFT POWER » CORÉEN

- p. 110 ■ **Le « parrain du rock coréen »**
Entretien avec **Shin Joong-hyun**, guitariste et compositeur
- p. 119 ■ **Un cinéma ancré dans la réalité sociale**
Rencontre avec **Im Sun-rye**, réalisatrice
- p. 124 ■ **Un trait doux pour remémorer l'horreur**
Rencontre avec **Keum Suk Gendry-Kim**, bédéiste
- p. 130 ■ **Du burlesque comme méthode de survie**
Rencontre avec **Ch'on Myonggwon**, écrivain

ANNEXES

- p. 136 ■ De grands auteurs sud-coréens
- p. 137 ■ De grands cinéastes et artistes sud-coréens
- p. 138 ■ Les moments clés de l'histoire coréenne
- p. 141 ■ En savoir plus sur la Corée
- p. 142 ■ Les chiffres clés

DÉCLARATION D'INTENTION

J'ai écrit ce livre alors que le cœur de la Corée du Sud battait au rythme des manifestations de sa « révolution des bougies » ; de monumentales veillées aux chandelles qui ont provoqué, sans la moindre violence, la destitution d'une présidente prise dans un tentaculaire scandale de corruption. Au fil des semaines de cette impressionnante mobilisation citoyenne et pacifique, la démocratie sud-coréenne s'est affirmée comme l'une des plus vivantes et des plus vigoureuses d'Asie.

Remontant, micro à la main, la foule hétéroclite des manifestants – lycéens rigolards, seniors en tenue de randonneur, familles au complet venues assister à l'histoire en marche –, le projet de ce livre m'est apparu comme bien présomptueux. Comment parler *des* Coréens du Sud ? Les risques de la généralisation, de la caricature, me paraissaient insurmontables. D'où l'avantage d'une série de portraits : autant laisser les protagonistes parler eux-mêmes. 22 *Sud-Coréens* aurait peut-être été un titre plus juste, et plus humble.

Je vis en Corée depuis 2004 ; treize années de rencontres touchantes, drôles, souvent lumineuses, parfois ratées, dont quelques-unes sont proposées dans cet ouvrage finalement plus personnel que je ne l'avais prévu. Même après tant d'années, je reste un observateur émerveillé (et parfois frustré !) d'un peuple que je ne comprends pas toujours, qui ne cesse de me surprendre, et à l'égard duquel je souhaite, à travers ce livre, partager mon immense admiration. ■

*Frédéric Ojardias,
juillet 2017*

INTRODUCTION

« Vingt siècles de confucianisme rigoureux les ont sans doute raidis et empesés, mais sans rien changer à leur nature profonde. Peuple rapide, lyrique, jongleur, émotif et qu'un rien fait craquer. Puis qui se reprend tout de suite : les larmes sont à peine séchées qu'ils repartent à fond de train. » Cette description de Nicolas Bouvier, écrite en 1970 au détour de l'un de ses « chemins du Halla San », reste d'une justesse étonnante. En ce début de xxi^e siècle, à l'heure du *Gangnam Style*, des smartphones Samsung, de la chirurgie esthétique omniprésente et des technologies hyperconnectées qui ont pénétré le quotidien plus que partout ailleurs, rien n'a changé : il ne faut pas gratter très longtemps sous le vernis occidentalisé et modernisé pour retrouver l'entêtement, la sensibilité, le dévouement et la chaleur qui rendent les Coréens si attachants.

Les Coréens sont un peuple durci par le feu : les générations les plus âgées ont connu l'épouvantable colonisation japonaise, la dévastatrice guerre de Corée, une division dont les ravages se font toujours sentir, la misère noire de l'après-guerre, et enfin un développement au pas de charge qui a brisé les anciens liens familiaux et communautaires, sans en créer de nouveaux. Pourtant, la Corée garde un optimisme, un entrain et une endurance qui forcent l'admiration.

Les Coréens sont durs au mal, travailleurs, pragmatiques. Leur fort confucianisme les a rendus hypersensibles à la hiérarchie, au regard d'autrui, à l'importance du statut social. Ce qui explique aussi la nécessité de relâcher la pression : ils aiment boire, faire la fête, chanter et s'enivrer. Ils sont un peuple épris de spiritualité : bouddhisme, catholicisme et protestantisme évangélique cohabitent sans trop de heurts – souvent au sein d'une même famille –, le tout sur fond de croyances chamaniques toujours très vivantes même si

cachées, et constitutives de l'identité coréenne. Autant d'aspirations spirituelles profondes qui coexistent paradoxalement avec un puissant matérialisme.

Les Coréens sont aussi un peuple nationaliste et fier, peu enclin à l'autocritique, surtout en présence d'un étranger. C'est dans les moments – rares et précieux – où ils baissent la garde que prennent place les plus belles rencontres, que se nouent des amitiés fugaces : souvent la nuit, alcool aidant, dans les petits bars sombres et intimistes de villes qui ne dorment jamais ; ou sous les tentes chaleureuses des gargotes de rue, les *pojangmacha*.

12

En dépit d'une réussite économique spectaculaire qui a étonné le monde entier, les Coréens affichent toujours un besoin quasi obsessionnel d'obtenir de l'étranger des marques d'approbation. Car la Corée du Sud est un pays de l'image : culte de l'apparence, consommation record de produits cosmétiques et de chirurgie esthétique, popularité exceptionnelle des *dramas*, ces feuilletons télé qui servent autant à raconter la société qu'à l'influencer et la redéfinir.

Fendre joyeusement la vitrine trop propre et trop brillante du *Sparkling Korea* – « la Corée qui pétille », un des slogans officiels de l'office du tourisme local – est l'ambition de cette série de portraits. Le véritable visage des Coréens est de toute façon beaucoup plus attachant et beau que celui qu'ils s'acharnent à se donner. ■

NB : Pour la transcription des mots coréens, nous avons choisi le système dit de « romanisation révisée », adopté par le gouvernement sud-coréen en 2000. L'orthographe des noms propres est celle d'usage. Dans le chapitre sur les familles séparées, certains noms ont été modifiés à la demande des personnes rencontrées.

CHAPITRE I



TRE CORÉEN,
L'IDENTITÉ EN MOUVEMENT

CORÉENS DU SUD, DU NORD, de la « troisième Corée » (la province de Yanbian en Chine), de la diaspora... sans oublier les nouveaux Coréens, les naturalisés, phénomène récent dont le pays peine encore à prendre toute la mesure : l'identité coréenne est multiforme, mouvante, source de questionnements. À l'image de Séoul, capitale en perpétuelle métamorphose, développée trop vite et déterminée à reconstituer des liens sociaux abîmés.

Au centre de cette question identitaire, une division qui dure depuis sept décennies et la perspective toujours plus lointaine d'une réunification qui ne s'impose désormais plus comme une évidence. La confrontation entre les Sud-Coréens et les réfugiés du Nord qui affluent au Sud est d'ailleurs révélatrice du fossé qui se creuse, comme de ce qui reste en commun et continue de faire socle. ■

14

U NE CAPITALE MUTANTE ET NOCTAMBULE

« Celui qui arrive à Séoul par la colline du Nam-san aperçoit, entre les arbres, un grand village aux toits de chaume. Il a d'abord peine à croire que ces cabanes enfumées soient la capitale de la Corée. Mais l'immense étendue qu'elles couvrent et la ceinture de remparts et de portes monumentales qui les enveloppe ne laissent aucun doute : Séoul est à nos pieds et c'est une paysanne qui ne paie pas de mine », raconte en 1904 le voyageur Georges Ducrocq dans *Pauvre et douce Corée*.

Un siècle plus tard, la capitale pauvre et animée décrite avec tendresse par Ducrocq est devenue une mégalopole bouillonnante et noctambule, verticale, un magma urbain en perpétuel redéveloppement, étincelant de néons et d'écrans géants. Séoul est une cité construite au milieu de montagnes,

certaines escarpées ; à perte de vue s'alignent des centaines de barres d'appartements identiques, un paysage urbain sidérant ponctué de tours de verre ultramodernes. De vieux quartiers au charme décrépît et à taille plus humaine, faits de maisons en brique de quelques étages accrochées à flanc de colline, résistent encore aux bulldozers. Partout des avenues congestionnées, même la nuit. Séoul est une ville-monde, mutante et interminable, traversée de deux larges autoroutes lancées le long des berges du fleuve Han.

Dans son *Passeport pour Séoul* écrit en 2001, Patrick Maurus exhortait déjà le visiteur à ne pas trop chercher la cité authentique dans un recoin oublié, une rencontre inattendue ou une ruelle pittoresque. « La vraie ville est dans son gigantisme, pas derrière », avertissait-il. Les communautés locales, les relations de voisinage et le tissu urbain ont été violemment malmenés par des générations de promoteurs immobiliers, épaulés par la mafia pour éjecter les résidents réfractaires des quartiers modestes voués à la destruction.

Pourtant, miracle ! La capitale tentaculaire a gardé forme humaine. Elle apprend de ses erreurs. Elle cherche aujourd'hui à mieux respecter son patrimoine architectural et les liens communautaires existants. Une ligne de chemin de fer désaffectée a été transformée en travée verte branchée et populaire, parcourue de cafés étudiants. Une ancienne station d'épuration sur une île du fleuve est devenue un parc couru des couples d'amoureux. Des quartiers industriels et populaires commencent à être protégés et mis en valeur, notamment grâce à la participation des habitants. La métropole ultrabétonnée de l'après-guerre, tout entière tournée vers la voiture reine, se ménage désormais des lieux de vie respirables pour des Séouliens tout excités de découvrir le plaisir de flâner.

L'un des artisans de cette renaissance est le maire, **Park Won-soon**. Un personnage aussi hors du commun que sa ville : l'homme n'est pas un politicien de carrière mais un ancien avocat des droits de l'homme, militant pour la démocratie, professeur, et fondateur d'une organisation caritative et d'une association de lutte contre la corruption. Candidat pour le moins improbable, novice en politique et membre d'aucun parti, il réussit en 2011 le tour de force d'être élu maire, presque par hasard, à la faveur d'un jeu d'alliances et grâce à un véritable talent de séduction et de communication.

16

Seul sacrifice consenti en se lançant en politique : il rase sa barbe. Décrit par ses anciens camarades militants comme un « bourreau de travail, pragmatique, flexible et obstiné », il a mis fin aux projets bling-bling de ses prédécesseurs pour se concentrer davantage sur le social et l'écologie. Particulièrement actif sur les réseaux sociaux, il s'en sert pour tisser des liens de proximité avec ses administrés et a été réélu sans ciller en 2014.

Je le rencontre dans son bureau, au sommet d'un bâtiment neuf en forme de vague de verre qui semble – étonnant lapsus architectural – s'abattre sur la vieille mairie d'architecture coloniale, construite par l'ancien occupant japonais et conservée en l'état. Sa fenêtre offre une vue plongeante sur le palais Deoksugung (« longévité vertueuse »), tout proche. Park Won-soon est un homme charmeur et affable, qui sait mettre son interlocuteur à l'aise ; un maire cosmopolite, qui parle très bien anglais... mais qui préfère le coréen pour l'entretien.

En quoi consiste selon vous l'identité de la ville de Séoul ?

Mes prédécesseurs privilégiaient les grands bâtiments, les monuments, les tours modernes d'une centaine d'étages. Mais ce sont des choses que l'on peut retrouver dans n'importe

quelle ville. De mon côté, je pense que l'identité de Séoul est composée de trois éléments majeurs. Le premier, c'est son environnement naturel : la ville est entourée de belles montagnes et de rivières, d'une nature précieuse qui fait aussi partie de notre identité.

Le deuxième élément, c'est son histoire : Séoul est la capitale de la Corée depuis six siècles, depuis le début de la dynastie Joseon. Elle était aussi la capitale de l'ancien royaume de Baekje, fondé il y a deux millénaires. Au sud du fleuve se trouve par exemple une forteresse qui date de cette période et qui n'a pas encore été complètement mise au jour. Si de tels sites sont mis en valeur, Séoul pourra attirer de nombreux touristes grâce à son histoire.

Enfin, le troisième pilier de l'identité de la ville, ce sont ses habitants, leur créativité, leur inventivité. Vous avez dû remarquer que les Séouliens sont très énergiques, n'est-ce pas ? Ils ne dorment même pas la nuit (*rives*) ! Même s'ils ne dorment pas pendant vingt-quatre heures, ils peuvent encore aller dans les quartiers étudiants pour danser et chanter au *noraebang* [le karaoké]. Moi-même, j'adore le *noraebang* !

Dans le passé, nous avons beaucoup trop négligé ces aspects historiques et humains. Par exemple, sur les pentes des montagnes, il y avait beaucoup de vieilles maisons qui ont été démolies ; à la place ont été construits des tours, des centaines d'appartements, de façon très uniforme. Une sociologue française [Valérie Gelézeau dans *Séoul, ville géante, cités radieuses* en 2003] a même surnommé la Corée « la République des appartements ».

Quelle politique de développement urbain défendez-vous ?

À la place des précédentes politiques de démolition et de reconstruction, je veux protéger les anciens logements et rénover les infrastructures existantes. Le principe directeur,

c'est la préservation de l'histoire, de l'écologie et des liens communautaires. Mais je rencontre beaucoup de résistances. Je subis des pressions pour construire encore plus de voies rapides. Nous nous sommes concentrés pendant des décennies sur le développement et la vitesse ; ce n'est pas facile pour les citoyens de changer du jour au lendemain leur façon de penser.

Quelles politiques écologiques avez-vous mises en œuvre ?

18

Les villes ont un rôle crucial dans la lutte contre le réchauffement climatique : elles n'occupent que 2 % de la surface de la planète mais consomment 70 % de ses ressources. À Séoul, nous avons lancé une initiative visant à une réduction en trois ans de notre consommation énergétique équivalente à une centrale nucléaire par an.

Cet objectif a été atteint plus tôt que prévu grâce à un ensemble de mesures. Nous encourageons l'installation de panneaux solaires sur les toits. Les ampoules de l'éclairage public ont été remplacées par des LED. 1,7 million de foyers participent à un programme d'économie d'énergie : par exemple, si vous prenez les transports en commun plutôt que la voiture, vous êtes récompensé par des chèques cadeaux utilisables sur les marchés traditionnels. Les idées abondent !

Nous avons aussi investi massivement pour offrir une eau propre. Maintenant, l'eau du robinet est pure et sûre, vous pouvez la boire. Mais il est très difficile de changer les habitudes : seulement 5 % des Séouliens boivent l'eau du robinet. Chez moi, je me suis débarrassé de tous mes systèmes de filtration, je ne bois plus que l'eau du robinet, et je suis en meilleure santé (*rires*) ! Nous avançons pas à pas. Je crois que la clé pour faire de ces politiques un succès est la participation active des citoyens.

Justement, vous êtes très actif sur Internet et les réseaux sociaux. Comment utilisez-vous le Web pour communiquer avec les Séouliens ?

Quand je suis devenu maire, j'ai essayé d'inclure les citoyens dans toutes les étapes des prises de décisions politiques. Nous avons mis sur pied une plate-forme en ligne qui permet à chacun de nous de faire parvenir plaintes, demandes et suggestions. (*Il sort son smartphone, très fier.*) Personnellement, en termes de réseaux sociaux, il y a près de 2 millions de gens qui lisent mes messages sur Twitter, Facebook et Kakao Story [réseau social très populaire sur les smartphones coréens], et qui les commentent. Chaque soir, je réponds à des messages. Les gens sont enchantés quand je leur écris directement, cela semble les surprendre beaucoup ! Bien sûr, je ne peux pas rencontrer chacun des 10 millions de Séouliens. Mais les réseaux sociaux me permettent d'être en constante communication avec eux. Je peux dire que Séoul est vraiment l'une des villes dans le monde qui communique le mieux avec ses habitants.

19

Vous écrivez vous-même vos tweets ?

Évidemment !

Auriez-vous des exemples concrets de politiques influencées par ces échanges en ligne ?

Un étudiant d'université m'a écrit pour se plaindre parce qu'il n'arrivait pas à trouver de taxi après minuit, quand les transports en commun cessent de circuler. C'est comme ça que nous avons créé un système de bus de nuit.

Êtes-vous satisfait de ce que vous avez accompli jusqu'à aujourd'hui ?

Non, pas vraiment. J'ai encore faim (*rires*) ! ■

LES CRISPATIONS D'UNE SOCIÉTÉ QUI S'OUVRE AU MONDE

LES CRISPATIONS D'UNE SOCIÉTÉ QUI S'OUVRE AU MONDE « Je suis la preuve vivante que la Corée n'est plus une nation au "sang pur", constituée d'une seule ethnie. C'est donc naturel que mon élection ait suscité des peurs ! » Née aux Philippines, **Jasmine Lee** est la première Sud-Coréenne naturalisée à être devenue députée. Peu de Coréens incarnent autant que cette sémi-lante politicienne les convulsions culturelles, politiques et sociales que suscite la question de l'intégration et de l'acceptation des étrangers dans un pays longtemps reclus. Son élection à l'Assemblée nationale en mai 2012 a représenté un tournant ; elle a aussi provoqué un torrent de haine hurlante et xénophobe.

20

Pour la presse locale, Jasmine Lee est à la fois « l'une des femmes les plus détestées de Corée » et « le symbole du futur du pays »... Militante, actrice, personnalité de télévision et mère de deux enfants, la jeune députée est une femme extravertie, accessible, attachée à sa cause ; bavarde et drôle, elle fait souffler un vent de spontanéité et de fraîcheur dans les couloirs feutrés de l'Assemblée nationale, bâtiment massif à colonnades posé sur la pointe de l'île de Yeouido, au centre de la capitale.

Jasmine Bacurnay Lee est née en 1977 à Manille. Étudiante à Davao, elle y rencontre un marin sud-coréen. Le couple se marie en 1995 et part vivre en Corée. Elle obtient la naturalisation en 1998. En 2006, elle devient une invitée régulière de l'émission *Love in Asia*, sur une chaîne de télévision publique : une émission larmoyante dont les caméras suivent le quotidien souvent douloureux de diverses familles dites « multiculturelles » – *damunhwa*, mot passe-partout devenu synonyme de « mixte ».

C'est l'époque où le nombre de mariages internationaux atteint un pic : en 2005, plus de 42 000 Coréen(ne)s se marient

avec un(e) étranger(ère), soit 14 % du nombre total de mariages. La majorité des épouses viennent de Chine et du Vietnam pour des mariages express, arrangés sur catalogue. À leur arrivée en Corée – souvent dans les régions rurales –, beaucoup de ces femmes qui fuyaient la misère de leur pays doivent affronter discriminations, incompréhensions culturelles et violences familiales.

« Ce n'était pas mon cas. Ma vie était facile ! se souvient Jasmine Lee. J'étais heureuse avec mon mari, ma belle-famille me soutenait, mes enfants n'avaient pas de problèmes à l'école. J'ai accepté de participer à cette émission parce que je voulais justement donner une image plus positive des familles multiculturelles. » Profitant de sa notoriété naissante, elle participe à la fondation en 2008 de Waterdrop Society, une ONG qui milite pour faciliter l'intégration des familles mixtes et offrir un soutien aux étrangères mariées à des Coréens.

La même année, elle rejoint un autre projet associatif destiné à encourager des migrantes mariées et naturalisées à participer à la vie politique du pays. « L'association avait besoin d'un visage public et j'étais la bonne personne : je parlais bien coréen, je vivais avec ma belle-famille... Ce que peu de Coréennes acceptent aujourd'hui. Nous, nous étions quatre générations, onze personnes, sous un même toit ! Cela m'a rendue populaire. » Des CV de migrantes sont envoyés à tous les partis politiques. L'idée fonctionne : en 2010, Jasmine Lee reçoit un coup de téléphone du parti conservateur au pouvoir, qui l'invite à participer à des élections municipales sous sa bannière. Elle hésite, ne se sent pas prête pour la politique, refuse.

Deux ans plus tard, nouveau coup de fil, du même parti, le Saenuri. Surprise : cette fois, elle se voit offrir une position de députée, sur une liste de parlementaires élus à la proportionnelle (une partie des députés se présente en circonscription, une autre sur une liste nationale). Le parti conservateur veut

alors ouvrir ses rangs à des candidats non politiciens, pour cibler les électeurs au-delà de ses bastions traditionnels.

Cette main tendue est une chance exceptionnelle mais Jasmine Lee hésite encore. Elle traverse un drame personnel : son mari est mort deux ans plus tôt dans un accident en montagne, en sauvant de la noyade leur fille emportée par un torrent. En parallèle, sa carrière d'actrice décolle : son film *Punch*, sorti en 2011, dans lequel elle joue la maman philippine du personnage principal, fait un carton avec 5,3 millions d'entrées. Les offres pour des films et des émissions affluent. « Si j'avais choisi cette voie, j'y aurais gagné plus d'argent... et beaucoup moins de stress ! »

22

Mais la proposition du Saenuri est trop tentante. Elle accepte. « Mon objectif en entrant en politique, c'était de faire entendre nos voix, celles des migrants, et de faire savoir aux Coréens que nous vivons parmi eux. Si je peux rendre cette société ne serait-ce que 0,001 % meilleure pour mes enfants, alors je dois le faire. »

Son élection au Parlement en avril 2012 déclenche une explosion de fiel. Sur Internet, lieu de défouloir où l'anonymat exacerbe les violences, elle subit un feu nourri d'attaques racistes : « Rentre aux Philippines ! », « Davantage de femmes attirées par l'argent vont venir se marier avec des Coréens ! ». D'autres insultes, plus crues, pleuvent. Une xénophobie alimentée par un nationalisme traditionnellement fondé sur la notion de race : pendant des décennies, les petits Sud-Coréens ont appris à être fiers de leur supposée homogénéité ethnique. La Corée du Sud a longtemps été un pays d'émigration (vers les États-Unis notamment) ; mais, depuis les années 2000, la hausse du niveau de vie attire un nombre toujours croissant de migrants, provoquant des crispations nouvelles.

« Ces attaques ont été un choc. Avant, j'étais populaire. Je traverse la rue, littéralement [le bâtiment de la chaîne de

télévision KBS se trouve juste en face du Parlement], et voilà que d'un seul coup les gens commencent à m'insulter ! Les premières années, c'était dur. Les internautes peuvent dire des choses qui blessent vraiment. » Cherchant à comprendre, la jeune femme lit chaque message hostile, méthodiquement.

« Je pense que la société sud-coréenne a pris peur. Elle a considéré que les choses allaient trop vite. Traditionnellement, la Corée se targue d'être "une ethnie, une nation". C'est une chose que de se montrer amical à l'encontre de minorités, mais c'en est une autre que de voir un membre de cette minorité accéder au Parlement, l'endroit où les politiques se décident ! J'ai eu de la chance : quand je suis moi-même arrivée en Corée il y a vingt ans, les gens étaient juste curieux, ils n'avaient pas peur de moi. Dans mon quartier, j'étais la seule étrangère. J'ai reçu tant de marques d'amour à l'époque ; les Coréens peuvent se montrer tellement attachants... Ces insultes n'allaient pas me faire renoncer à la Corée. »

23

Ses détracteurs, Jasmine Lee décide même de les rencontrer, lors de débats qui se passent mieux que prévu. « Certains avaient souffert après un mariage mixte raté. D'autres avaient été licenciés par une entreprise qui avait embauché des étrangers à leur place. Ce n'était pas possible de les détourner de leurs peurs, mais au moins je les ai écoutés. » Les attaques finissent par se calmer. « Les deux premières années ont été les pires. Maintenant les gens se montrent plus positifs, notamment sur les réseaux sociaux. Je suis un révélateur du niveau d'acceptation du multiculturalisme ! »

Devenue députée, Jasmine Lee continue ses actions pour aider les minorités, les épouses naturalisées, les familles mixtes. Elle a participé à l'écriture d'une loi qui garantit aux enfants de sans-papiers des droits fondamentaux tels que l'accès aux soins, aux vaccins et à l'école. 20 000 enfants nés d'immigrés illégaux en Corée sont en effet apatrides : ils n'ont pas droit à un certificat de naissance, certains vivent cachés, de peur

de l'expulsion, et aucune loi n'oblige un directeur d'école à les accepter.

Ce vide législatif est problématique : la Corée du Sud n'applique pas toutes les dispositions de la Convention de l'ONU relative aux droits de l'enfant. Pourtant, la proposition de loi de Jasmine Lee se heurte à de vives résistances et n'a toujours pas été votée. « Beaucoup pensent : pourquoi devrions-nous dépenser nos impôts pour des gens qui ne sont pas censés être là ? Certains craignent aussi un afflux de migrants illégaux. Mais ces enfants sont vivants, ils respirent ! Ce n'est pas sain pour une société de les ignorer. Et cette absence de protection juridique a des conséquences : dans la ville d'Ansan, où vivent beaucoup d'étrangers, le nombre de cas de tuberculose augmente parce que ces enfants sans papiers ne reçoivent pas de soins médicaux appropriés. Si on ne les soigne pas, tous les secteurs de la société, tous les citoyens, seront touchés. »

24

Ansan est une gigantesque agglomération industrielle de la banlieue sud de Séoul. De nombreux ouvriers immigrés y vivent, à proximité des usines et des PME qui les emploient. Les alentours de la gare offrent un rare concentré de diversité : on y parle chinois, vietnamien, népalais ; une foule cosmopolite s'affaire autour des restaurants et des étals qui débordent de produits venus de toute l'Asie.

Ces ouvriers étrangers occupent les emplois mal payés, salissants et dangereux, que les Sud-Coréens surdiplômés dédaignent. Invités dans le cadre contrôlé d'une politique de quotas et d'accords bilatéraux signés avec divers pays, bon nombre sont victimes d'abus de la part d'employeurs peu scrupuleux dont dépend leur visa de travail. Le regroupement familial est interdit. Le visa de résident permanent est inaccessible et certains migrants restent après l'expiration de leur permis de séjour : début 2017, le gouvernement estime que 10 % des 2 millions d'étrangers résidant en Corée sont en situation illégale.

En réponse à la chute de la natalité et à la baisse inéluctable du nombre d'actifs, Jasmine Lee défend un programme d'immigration plus ouvert, destiné à compenser les déficits de main-d'œuvre. « Il y a beaucoup de gens très éduqués en Corée, mais ce dont le pays a besoin, ce sont des ouvriers pour ses usines », assure-t-elle. Un combat de longue haleine...

En dépit des difficultés, la députée affirme « n'avoir jamais regretté » son entrée en politique. Son mandat s'est achevé en mai 2016. La politique d'ouverture n'a duré qu'un temps : lors des élections qui ont suivi, le parti Saenuri, échaudé, a évincé ses candidats issus de la diversité. Une décision qui ne l'a pas empêché de se prendre une gifle électorale. ■

L'INTERMINABLE TRAGÉDIE
DES FAMILLES SÉPARÉES
Parc naturel des monts Geumgang, Corée du Nord. Des vieillards s'étreignent en sanglotant, les mots étouffés par les larmes. Des sexagénaires se prosternent devant un père, une mère, qu'ils n'ont jamais connus. Des sœurs et des frères, du Sud et du Nord, échangent de vieilles photos jaunies. Une assemblée entière en larmes, dans la grande salle d'un hôtel. Le tout sous l'œil des caméras. Les images tourneront en boucle dans les journaux télévisés du soir, côté sud-coréen.

« Cela fait quinze ans que je travaille à l'organisation des rencontres de familles séparées par la frontière. Mais, à chaque fois, je pleure, tellement cela fait mal au cœur », raconte **Jung Jae-eun**, une responsable de la Croix-Rouge à Séoul en charge de ce programme officiel de retrouvailles entre les deux Corées. Des réunions organisées au compte-gouttes, selon les fluctuations des relations Nord-Sud et les calculs politiques de Pyongyang. La souffrance des familles est devenue monnaie d'échange diplomatique.

Ces familles séparées incarnent toute la tragédie de la division de la Corée. « On dit que 10 millions de Coréens ont un proche qui vit de l'autre côté. C'est un chiffre symbolique : c'est impossible à estimer », souligne Jung Jae-eun. Dix millions de déchirures, de drames intimes intolérables, de vies incomplètes. Au cours de ces dernières années, j'ai rencontré plusieurs participants à ces sessions de réunions familiales, des entretiens à chaque fois bouleversants. Leur histoire commence souvent de la même façon : la prise de pouvoir des communistes au Nord en 1945, la fuite au Sud, la famille laissée derrière, la guerre... À l'armistice, une frontière ultramilitarisée soudain infranchissable sépare les deux moitiés de la Corée ; et une nouvelle vie se reconstruit tant bien que mal au Sud, dans l'attente d'élusives retrouvailles. Tout contact, par téléphone ou par courrier, est strictement interdit.

« J'ai bien essayé de prendre des nouvelles de ma famille pendant toutes ces années, mais il n'y avait aucun moyen ! Aucun ! », se lamentait ainsi M. Kim, 88 ans, la veille de son départ pour les monts Geumgang en 2015. Il allait revoir sa petite sœur nord-coréenne de 81 ans. Elle avait 16 ans quand il l'avait quittée. L'homme vivait seul dans une pièce sans fenêtre d'un modeste quartier de Séoul. « Je ne sais pas trop ce que je lui dirai, cela fait si longtemps... et je ne sais rien sur elle. »

Difficile aussi d'oublier M. Kang, 91 ans, qui s'apprêtait à rencontrer un fils nord-coréen dont une lettre de la Croix-Rouge venait de lui apprendre l'existence : il ignorait que sa femme était enceinte lors de sa fuite. Dans son salon, il avait rempli deux grandes caisses en plastique de cadeaux – médicaments, chaussettes, vêtements chauds, vitamines, un rasoir. Des produits de première nécessité préparés par toutes les familles, qui savent que leurs proches au Nord manquent de tout. « Je voulais cacher de l'argent dans les vêtements... mais on m'a dit de ne pas le faire », soupirait Mme Lee, 84 ans,

qui avait pu retrouver sa petite sœur nord-coréenne de 68 ans, après six décennies sans nouvelles (« Elle ne se souvenait pas vraiment de moi... »).

« Nous aidons un peu financièrement ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter des cadeaux », précise Jung Jae-eun. La responsable de la Croix-Rouge déconseille aux familles de donner plus de 500 dollars en liquide. « Il est possible que le gouvernement nord-coréen prenne une partie de l'argent, mais je pense qu'il laisse les cadeaux. »

131 000 Sud-Coréens candidats à ces retrouvailles se sont inscrits sur les listes établies par la Croix-Rouge. À chaque session (dix-neuf au total depuis le début), une centaine seulement est sélectionnée par tirage au sort. Des années d'attente lancinante, pour des rencontres brèves, chronométrées, surveillées : chaque famille ainsi réunie ne passera au total qu'une dizaine d'heures ensemble, dans l'hôtel construit par la Corée du Sud dans le complexe touristique nord-coréen des monts Geumgang. « Les rencontres ont lieu dans un lieu ouvert, donc les responsables nord-coréens peuvent écouter ce qui se dit, prévient Jung Jae-eun. Nous conseillons aux familles d'éviter les sujets politiques, de ne pas parler du dirigeant nord-coréen Kim Jong-un et de ne pas trop dire que la vie est confortable au Sud. Mieux vaut aussi s'abstenir de parler religion : il est arrivé que des familles croyantes cherchent à convertir leurs proches nord-coréens... »

Seul sujet de conversation accepté : la famille. Les participants aux retrouvailles sont avides de savoir, abreuvent leurs proches de questions. Comment ont vécu les parents, l'oncle, le cousin ? Qui est toujours vivant ? Que sont devenues la maison, la terre familiale ? On prend le plus de renseignements possible, qu'on transmettra aux enfants : pour un peuple très attaché à l'importance de la terre natale, l'impossibilité de retourner honorer ses ancêtres dans le village où ils sont nés et enterrés est une douleur de plus.

Pour beaucoup, ces rencontres lapidaires et sous contrôle sont un traumatisme. M. Shin, grand-père alerte de 83 ans, avait laissé au Nord une fille de 2 ans. Soixante ans plus tard, il a retrouvé une étrangère. « Elle me racontait qu'elle devait ses beaux vêtements, son éducation, et toute sa vie à Kim Jong-il. Moi, ça me déchirait le cœur. Mais je me sentais tellement coupable, je n'avais pas été un bon père pour elle, alors je n'ai rien dit. Je ne sentais aucun lien entre nous », raconta-t-il à son retour en 2009. Avant de conclure, amer : « Si c'était à refaire, je n'irais pas. Même si c'est ma propre fille, je préférerais ne pas la revoir. C'était trop dur. »

28

Après les retrouvailles, tout contact reste banni, y compris par lettre, en dépit des demandes répétées de la Croix-Rouge. « Le gouvernement nord-coréen se sert de ces rencontres pour tenter d'obtenir des concessions de la part du Sud. C'est pourquoi, dans le passé, il est arrivé qu'il annule des sessions, en signe de protestation. Si le Nord autorise ces familles à communiquer de façon continue, alors il perdra une carte de négociation, accuse Jung Jae-eun. Le régime cherche aussi à bloquer les flux d'informations venus de l'extérieur : il ne veut pas que sa population sache à quel point le Sud est développé. Il y voit une menace pour son pouvoir. »

Pour ces familles ainsi prises en otage, le temps presse : plus de 60 % des inscrits sur la liste d'attente ont plus de 80 ans. Sur les 131 000 candidats sud-coréens aux retrouvailles depuis 1988, seuls 62 000 sont toujours vivants et moins de 2 000 ont été autorisés à revoir leurs proches nord-coréens. La majorité des rencontres a eu lieu pendant la décennie de politique de la main tendue menée par les gouvernements progressistes à Séoul de 1998 à 2008. La dernière session remonte à octobre 2015. Depuis, les relations Nord-Sud sont si dégradées que rien ne laisse espérer une nouvelle réunion.

Face à ce mur, la Croix-Rouge a recours à des expédients. Elle a commencé à enregistrer des messages vidéo adressés

par les Sud-Coréens à leurs proches du Nord. « Ils se présentent, décrivent les membres de leur famille, racontent leur histoire après la séparation. Chaque message dure dix minutes. Nous attendons le feu vert du régime pour les envoyer », précise Jung Jae-eun. Mais le feu vert ne vient pas. L'organisation humanitaire a aussi commencé à collecter l'ADN des personnes inscrites sur ses listes, dans le but d'aider leurs descendants à retrouver et à identifier les membres de leur famille au Nord, le jour où la réunification aura lieu. Cette base de données ADN servira aussi à résoudre les délicates questions d'héritage.

Jung Jae-eun observe un changement s'opérer au fil des années : « En général, les secondes générations, filles et fils des personnes en attente de réunion, ne veulent plus rencontrer leur famille du Nord. Certaines désapprouvent même ces retrouvailles. » Un constat partagé par M. Lee, 88 ans, antiquaire, né à Pyongyang : « À notre mort, tous les liens seront rompus. Mes enfants n'iront pas chercher les membres nord-coréens de notre famille, ils s'en moquent complètement. »

Mais d'autres participants sont plus optimistes. Notamment ceux qui ont réussi à se faire accompagner par un fils ou une fille pour se rendre aux monts Geumgang : « Mon fils sud-coréen et ma nièce nord-coréenne ont pu faire connaissance. Eux, peut-être pourront-ils se revoir un jour », espérait ainsi Mme Lee. M. Kang a lui aussi emmené son fils sud-coréen avec lui. « Mes deux fils [du Nord et du Sud] se sont rencontrés, ils ont discuté. Ils ont dit qu'ils espéraient la réunification et qu'ils chercheraient alors à se retrouver. » Dans son salon trône désormais une photo de son fils nord-coréen, qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. « Il faut nous réunifier. Sans condition. Nous sommes frères et sœurs. Cette séparation est absurde. » ■